

**MORISSET, Jean (2018) *Sur la piste du Canada errant*.
Montréal, Boréal, 368 p. (ISBN 978-2-76462-537-8)**

Christian Pihet

Volume 63, numéro 179-180, septembre–décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084252ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084252ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pihet, C. (2019). Compte rendu de [MORISSET, Jean (2018) *Sur la piste du Canada errant*. Montréal, Boréal, 368 p. (ISBN 978-2-76462-537-8)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 63(179-180), 301–302. <https://doi.org/10.7202/1084252ar>

prison centrale de Yaoundé, une section réservée aux riches et aux hautes personnalités. Comment réconcilier cette réalité et l'affirmation de Marie Morelle ?

Le titre du chapitre VI, « Illégalisme et gouvernement urbain », prête à confusion. Toutes les anecdotes qui composent les sections *Gérer l'incertitude* et *La routinisation de l'incarcération* émeuvent, certes. Leur valeur scientifique reste toutefois à démontrer lorsqu'on exploite mal l'approche qualitative.

Même si les réflexions faites dans ce livre, parfois de façon caricaturale, devraient intéresser les géographes, sociologues, juristes, politologues, et les administrateurs pénitenciers, elles manquent de robustesse; elles sont un peu faibles. Les faiblesses proviennent surtout d'un manque de rigueur conceptuelle, méthodologique et de rédaction scientifique. Les cartes 1, 2, 3, 4, 5 et 6 ne sont pas des cartes, à proprement parler, car en l'absence des coordonnées géographiques, il s'agit vraisemblablement de croquis.

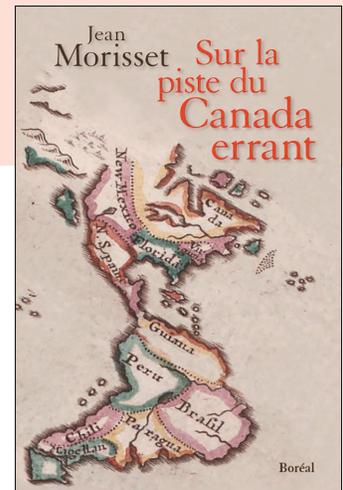
Après avoir lu *Yaoundé carcérale. Géographie d'une ville et de sa prison*, on se demande pourquoi parler de géographie d'une ville et de sa prison alors qu'on se trouve plutôt en présence d'un ensemble de réflexions sociologiques ou encore ethnologiques. Il n'y a pas de géographie dans ce document. Le fait d'utiliser de temps en temps les notions d'espace et de milieux urbains ne peut à lui seul conférer un caractère géographique à cette production éminemment sociologique. Le titre de ce livre est incongru, car il n'est pas en adéquation avec son contenu. Cela est d'autant plus vrai que, dans le premier paragraphe de la conclusion générale, on lit : « Cette recherche s'appuie sur une ethnographie de la prison centrale de Yaoundé ». Faire de l'ethnographie n'est pas faire de la géographie !

Raoul ÉTONGUÉ MAYER

Département de géographie
Université Laurentienne
Sudbury (Canada)

MORISSET, Jean (2018)
Sur la piste du Canada errant.
Montréal, Boréal, 368 p.

(ISBN 978-2-76462-537-8)



Dans son plus récent ouvrage, le géographe et poète Jean Morisset nous invite à nous mettre en chemin, « en piste » pour rechercher et découvrir un Canada « errant ». Les fils croisés de l'ensemble des sciences sociales, dont particulièrement l'histoire et la géographie, bordent les premiers pas sur cette piste. Épais de 368 pages, le livre s'adresse à l'ensemble des lecteurs, canadiens ou non, francophones ou non, car le périmètre délimité dépasse la restriction géographique du titre : c'est bien de l'Amérique qu'il s'agit et, par une extension logique, Jean Morisset traite aussi des rapports coloniaux et décoloniaux qui ont façonné notre humanité. Au cœur de l'ouvrage, se situent les façons enchevêtrées dont a été vu, représenté et conçu un espace dont l'organisation finale remonte officiellement à 1867, mais dont les prémices sont bien antérieures. Le lecteur français aura également l'occasion de découvrir que l'espace et le temps du Canada sont bien plus complexes et en interaction intense avec d'autres univers voisins qu'il ne le pensait. La lecture du texte est également entraînée par un style lyrique et enthousiaste qui nous fait ressentir ce qu'est instinctivement la « canadianté ». Telle l'ouverture de l'ouvrage, qui affirme qu'il « existe un pays errant aux géographies mouvantes nées d'un fleuve aux racines appalachiennes et précambriennes se mariant et se jouxtant dans son lit ».

De fait, ce que Jean Morisset propose, c'est de retrouver le Canada originel enfoui sous les strates des histoires coloniales officielles : française et anglaise. Cette mise au jour révèle progressivement la fabrication de l'identité première, celle qui s'est effectuée, selon l'auteur, par le métissage avec les Premières Nations. Le personnage canadien n'a « rien d'un blanc complet ». Il est issu du croisement entre les deux mondes qui se sont vraiment rencontrés à partir du XVI^e siècle, celui de l'Européen et de l'Autochtone. Dès lors, c'est aussi l'autre part géographique de l'autochtonie, celle de l'Amérique du Sud, qui est incluse dans le récit proposé par Jean

Morisset. Il évoque avec bonheur ses séjours et réflexions dans la Caraïbe et au Mexique, citant notamment De Gaulle en Martinique qui s'exclamait à l'adresse de la foule « que vous êtes Français ! » N'y a-t-il pas là une évidente proximité avec un autre de ses discours prononcés à Montréal ? Il conduit le lecteur à revisiter sous cette lumière, celle de l'articulation parfois houleuse entre l'autochtonie et la colonisation, les différents temps et espaces de l'histoire continentale. Il nous amène à nous interroger en particulier sur le projet de Louis Riel, le Métis malheureux des Prairies.

Autre étape, la création du Canada en 1867 à travers l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, donne au pays son nom et ses institutions. Le nom est issu d'un métissage linguistique entre un terme autochtone et son adaptation francisée. Quant au contenu, il est marqué par la prédominance de la langue anglaise. Par ailleurs, Jean Morisset remarque que ce pays ne couvre pas le Canada d'origine, celui pratiqué par les « Canadiens d'origine », les « coureurs des bois » et les Métis qui parcouraient le continent de côte à côte et du nord au sud en se mêlant aux Premières Nations. Cette errance première du Canada donne naissance à une culture créole telle qu'on la trouve aussi au sud, aux Antilles par exemple. Poursuivant le croisement entre l'histoire et la géographie, Jean Morisset établit avec quelque sévérité la genèse politique du mot « Québec », proclamé avec éclat dans les années 1960, mais qui est la simple reprise d'un terme choisi à Londres en 1763 pour désigner la vallée du Saint-Laurent après la défaite française aux Plaines d'Abraham. C'est désormais le « Canada-fait-Québec » dont l'auteur rappelle les hésitations, mais aussi les certitudes dans les relations avec le reste du pays.

La piste du Canada errant, selon Morisset, comprend donc trois itinéraires successifs chronologiquement et qui aboutissent, malgré tout, à un rétrécissement géographique. La première partie du livre décrit la « grande errance géographique » du Canadien à travers les Amériques, ce qui nous amène, épisode après épisode, à la fabrication d'un territoire géopolitique par addition d'entités diverses, le « Dominion » ou « l'empire du Nord ». Enfin la Baie-James (et l'histoire de sa convention) nous invite à réfléchir sur la « gestion des vaincus », qui complète l'appropriation territoriale du *Dominion of Canada*.

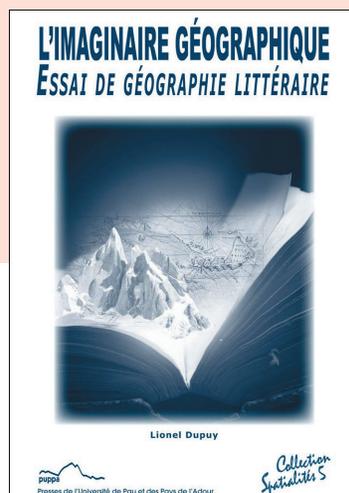
Les sources consultées, les cartes et textes reproduits, notamment dans les annexes, les nombreuses références bibliographiques incluses dans les notes de bas de page forment un appareil critique impressionnant qui renforce l'argumentaire développé par Jean Morisset. Lire *Sur la piste*

du Canada errant, c'est découvrir des territoires oubliés, voire occultés et encore plus, c'est mieux comprendre les interactions géographiques entre trois entités, les Premières Nations, les Métis et les Canadiens, et donc empoigner l'identité composite du continent.

Christian PIHET

Université d'Angers
Anger (France)

DUPUY, Lionel (2019)
L'imaginaire géographique. Essai de géographie littéraire.
Pau, Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 194 p.
(ISBN 978-2-35311-097-1)



Publié dans la collection Spatialités, laquelle « accueille des ouvrages qui s'intéressent aux spatialités individuelles et collectives liées aux transformations de la modernité saisie sous ses aspects réflexifs, inattendus et pluriels », cette étude de Lionel Dupuy consiste en une version remaniée d'un essai d'habilitation à diriger des recherches en géographie. *L'imaginaire géographique. Essai de géographie littéraire* s'inscrit dans la droite lignée des travaux sur le « roman-géographe », de sorte qu'on ne s'étonne pas que Marc Brosseau en ait rédigé la préface. L'étude de Dupuy, car selon moi il s'agit davantage d'une étude que d'un essai, comporte une généreuse introduction générale, trois parties et une conclusion peu diserte, où l'auteur résume les grandes lignes d'un concept inédit : le « chronochoire ».

Dans son introduction, qui pose les jalons théoriques de ses travaux et en contextualise la teneur, l'auteur rappelle les notions d'imaginaire et de sujet géographique, puis de sujet et de prédicat, en s'inspirant des réflexions d'Augustin Berque, notamment dans *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains* (1987). Du coup, il vulgarise en quelque sorte les concepts de trajection et de chorésie chers à Berque, concepts que le roman-géographe convoquerait nécessairement. Dupuy poursuit avec la question de la métaphorisation, caractéristique de la fiction